

Vous avez remarqué, mon cher Directeur, qu'après avoir constaté le succès de sa symphonie, Mozart ajoute: «Le *Courrier de l'Europe* en a, je crois, parlé.» — *Je crois!* Il n'en est pas bien sûr. On lui aura dit vaguement que le journal avait fait son éloge. Sans doute, la préoccupation de l'état de sa mère l'aura empêché de le lire, d'en acheter des exemplaires, pour les envoyer à ses parents, à ses protecteurs. Or, sachez, mon cher ami, que j'ai eu la curiosité de rechercher cet articles dans la poudreuse collection du *Courrier de l'Europe* (ne pas confondre ce recueil avec le *Courrier de l'Europe et des Spectacles*, qui ne parut que sous l'Empire); et voici ce que j'ai trouvé dans la correspondance française du numéro du vendredi 26 juin 1778:

«Le concert spirituel du jour de la Fête-Dieu commença par une symphonie de monsieur Mozart. Cet artiste qui, dès l'âge le plus tendre, s'était fait un nom parmi les clavecinistes, peut être placé aujourd'hui parmi les plus habiles compositeurs.»

Pas un mot de plus; pas un mot de moins. C'est ainsi qu'on écrivait les articles de critique à cette époque. Et il paraît que les artistes s'en contentaient, puisque, sur cette simple mention, l'auteur de la symphonie s'écrie: *Donc, elle a réussi!*

Quant à cette symphonie, j'ai cru, dans un temps, et j'ai même imprimé qu'elle devait être la symphonie en *mi* bémol, no 3, de la collection Richault, où l'on trouve en effet un allegro final dont le début est confié à deux parties de violons. Cet exposé du motif en huit mesures piano, y est suivi de la répétition du même motif avec le concours de tout l'orchestre. Mais j'ai reconnu la fausseté de cette conjecture depuis que j'ai eu connaissance du catalogue des œuvres de Mozart, publié par lui-même. J'efface donc ce que j'ai écrit d'erroné à ce sujet.

Je ne veux pas terminer sans vous faire connaître un passage aussi curieux des Mémoires de madame la baronne d'Oberkirch, sur le concert spirituel auquel elle assista en 1782. Ne perdez pas de vue que l'auteur est protestant.

«Le sieur Laïs, dit-elle, et M^{me} Saint-Huberti, faisaient les délices de ces concerts, où l'on admirait les virtuoses les plus habiles. On vantait surtout beaucoup un *Stabat* mis en musique par différents maîtres célèbres, et exécuté par un concours de talents de premier ordre dans tous les genres. Ces concerts n'é- // 275 // -taient [n'étaient] ouverts qu'aux grandes fêtes et pendant certains jours du Carême où les autres spectacles n'avaient pas lieu.»

Et encore:

«L'orchestre de ces concerts entendait bien la symphonie; mais il était impossible de distinguer les paroles. Il semblait que les voix fussent l'accessoire et les instruments le principal. Cette musique était trop bruyante et les chanteurs ne savaient pas filer les sons. Les concerts spirituels remplacent l'opéra, qu'on ferme le Vendredi-Saint, à Pâques, à Noël et à la Pentecôte. Ce sont les mêmes virtuoses et les mêmes

orchestres, seulement ils sont en habit de ville et non de théâtre. Les motets ont un grand succès et sont fort applaudis. On chante le *De Profundis* et le *Miserere* à grands chœurs; cela me déplaît. Nos oreilles protestantes ne se font pas à entendre psalmodier des histrions. Les catholiques y sont si bien habitués que les abbés même s’y rendent en foule et ostensiblement. Parmi les morceaux les plus remarquables se trouvait un duo chanté avec beaucoup d’ensemble par deux artistes de la Comédie-Italienne, M^{lle} Renaud. Les honneurs de la soirée ont été pour M^{lle} Candaille, magnifique personne aussi agréable à voir qu’à entendre.»

Tandis, mon cher Directeur, que je vous crayonne ces lignes sur un feuillet de ce gros carnet de notes que je porte habituellement sur moi et d’où j’ai tiré ces diverses citations du *Mercure*, de Mozart et de la baronne d’Oberkirch, mon ami Mignot s’est réveillé enfin et s’est emparé des deux bouquins que je parcourais tout à l’heure, le premier volume du journal de Burney et le *Calendrier parisien* de 1785. — *Diaoussi!* s’écrie-t-il tout d’un coup. On dirait que ces deux livres ne sont pas d’accord; l’un dit blanc et l’autre dit noir.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu’il en est de ces deux livres comme quand j’attèle ma *Blanchouno* avec mon *Mialet* (mulet); l’un va à *dia*, quand l’autre va à *hu!*

— Expliquez-vous.

— Eh bien, je retrouve ici (il montrait le volume de Burney) le passage que vous avez lu tantôt, où il est dit que *le concert spirituel est le seul amusement public qui soit permis les jours de fête*; et là (il montrait l’*Almanach parisien* de 1785), je vois que les jours de grande fête le Concert Spirituel est presque toujours accompagné ou suivi du Combat du Taureau. Voyez plutôt: «Février, le 2, procession des Cordons Bleus, à Versailles; à Paris, Concert Spirituel; Combat du Taureau; mars, le 27, Concert Spirituel; Combat du Taureau.» Ainsi le même le 5, le 15 mai, etc. Or, je dis que si le combat du taureau avait lieu en même temps que le concert spirituel, le concert spirituel n’était pas le seul divertissement public permis les jours de grandes fêtes.

— Remarquez, mon cher ami, dis-je à mon compagnon, que le docteur Burney était un Anglais qui voyageait en France et en Europe pour y étudier l’état de l’art musical, et qu’il a fort bien pu ne pas tenir compte du combat du taureau qui était un divertissement pour la foule.

— Ce devait être tout de même, reprit le Mignot, une belle chose que le concert spirituel entremêlé d’un combat de taureaux!

— C’est possible, lui dis-je, à un certain point de vue; mais le concert spirituel et le combat du taureau étaient deux choses tout à fait distinctes. L’une pour le public éclairé, l’autre pour la populace des faubourgs. Cherchez dans l’*Almanach* parisien le combat du taureau, et

vous verrez que ce spectacle avait lieu dans un amphithéâtre construit derrière l'hôpital Saint-Louis, sur l'ancien chemin d'un village appelé Pantin. Plus tard, je crois, on le transféra derrière le Panthéon.

— Eh bien, Monsieur, s'il en est ainsi, c'est grand dommage. J'ai eu toute ma vie un désir terrible de voir un combat de taureaux; et je crois que le Concert Spirituel eût beaucoup gagné à un pareil intermède.

— Oh! quand à cela, lui dis-je, il est bien possible que le concert spirituel ait présenté quelque chose de semblable; par exemple, un duo de basse-tailles comme on en entend au théâtre, quelquefois même à l'église, au mois de Marie...

Le Mignot ne comprit pas trop mon intention épigrammatique.

Nous approchions. Nous avons déjà tourné l'angle de la *villa Pompeia*, et nous avons devant nous le flanc doré de la montagne du fond duquel se détache l'*Aumône* et son grand rideau de verdure. J'avais oublié de vous dire, mon cher Directeur, que tel est le nom de mon humble manoir. Gardez-vous bien de voir dans ce nom la moindre allusion à l'hospitalité que j'exerce à l'égard de mes visiteurs. Cette *bastide* appartenait jadis à l'*Aumône* d'Avignon, un ancien hospice de la ville des papes. On l'appelle aussi Saint-Ferréol. C'est une grosse ferme située au pied du versant le plus sévère et à la fois le plus gracieux du Luberon, et dominant un horizon admirable formé par le Varnègue, les côteaues verts de La Manon, le *Castellas* de Roquemartine, les grandes arêtes des Alpines, les rochers, les prisons et le vieux château d'Orgon. A cette ferme est attenante l'habitation du maître, disposée de manière à ce que le premier étage donne de plain-pied sur un vaste canal, si vaste qu'on le prendrait pour un bras de la Durance, ombragé par des allées de platanes, et, çà et là, sur ses deux rives inégales, par des bouquets de chênes blancs, de chênes verts, de pins, de micocouliers, de jujubiers, de peupliers, de tilleuls, de sycomores, d'ormeaux, et de toutes sortes d'arbustes.

Quà pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Mais j'aperçois d'ici, sur le seuil du grand portail, la bonne ménagère qui vient voir, comme la sœur Anne, *si elle ne voit rien venir*, pour mettre le couvert des deux voyageurs.

— Grâce aux deux perdrix que vous avez apportées, dis-je au Mignot, nous aurons un dîner passable. Quant au reste, nous tâcherons de nous en contenter: le *Bajan* et la *Cassole* classiques, des légumes et des œufs frais, ce que nous n'avons pas à Paris; des melons parfumés, des figues embaumées, du raisin exquis, du bon vin du crû. Tout cela est fort rustique, mais se vend très-cher chez Chevet. Ici, nous l'avons meilleur et à meilleur marché; vous savez ce que dit l'ami *Beoulaygo* (Boileau): *la maison...*

LE MÉNESTREL, 27 juillet 1862, pp. 274–275.

Et comme je cherchais un peu ma citation, le Mignot reprit:

La maijon lé fournit, la farmiero l'ordonno,
Et, mieux qué Berzérac, l'appétit l'assaijono.

LE MÉNESTREL, 27 juillet 1862, pp. 274–275.

Journal Title: LE MÉNESTREL

Journal Subtitle: None

Day of Week: dimanche

Calendar Date: 27 JUILLET 1862

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: 35

Year: 29^e ANNÉE

Pagination: 274 à 275

Title of Article: LETTRES D'UN BIBLIOPHILE MUSICIEN AU DIRECTEUR DU *MÉNESTREL*

Subtitle of Article: X (*Suite et fin*) LE CONCERT SPIRITUEL. — Le COURRIER DE L'EUROPE. — LA BARONE D'OBERKIRCH. — LE COMBAT DU TAUREAU.

Signature: J. D'ORTIGUE.

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: *Le Ménestrel*, 'Lettres d'un bibliophile musicien au directeur du *Ménestrel*', 6 juillet 1862, pp. 250–252, 20 juillet 1862, pp. 269–270 et 13 juillet 1862, pp. 259–260.